



Albert Ayler, scandale à Pleyel

PASSION JAZZ 316 Francis Marmande a partagé l'intimité des plus grands musiciens d'un genre en perpétuelle révolution. Aujourd'hui, le saxophoniste d'avant-garde, à l'occasion du Paris Jazz Festival, en novembre 1966

Du délicieux Willie « The Lion » Smith (1897-1973), qui avait gagné son surnom dans les tranchées de Verdun, à Max Roach, ce dimanche 13 novembre 1966 à Pleyel, roboratif plateau dans le genre Lagarde et Michard du jazz. Point d'orgue? Le premier concert des frères Ayler en quintette (Albert, ténor sax, et Don, trompette), sur une grande scène. Ni une ni deux, bordel généralisé, guerre de Troie, *Star Wars* en mi-bémol, tranchées dans les rangées, bataille d'Hernani, la pièce de théâtre *Marat-Sade* entonnée par un ange... Albert Ayler était un ange.

En scène, ils sont cinq, bien serrés, intouchables. Une *Marseillaise* ivre, mantras de moines tibétains, hurlements de samouraï, hymnes et délires, souffle colossal, volcan, violon sismique, catastrophe apprivoisée, échos de Vietnam et de droits civiques, spiritualité éperdue façon banda, Pleyel au onzième ciel. On pensait avoir tout entendu, on était loin du compte. Le punk le plus hardi vous aura bientôt des airs de Tino Rossi. Le « jazz » n'a pas le choix. S'il veut survivre, il doit en permanence retrouver l'étincelle. L'endiablée polyphonie des origines.

En face, ça tangué sec. En 1966, la majorité silencieuse du pays, lorsqu'elle se mêle de parler, tient le « *djazz* » – je l'ai entendu cent fois – pour de la « *musique de sauvages* ». Et la musique européenne, non sans un rengorgement de dindon, pour la seule « *grande musique* ». Ayler et son groupe sont bien loin. Ils jouent après-demain.

Les « anti » posent illico en grands révolusés. Ils pensaient avoir touché le fond avec Ornette et le dernier Rollins. Et voici cette ahurissante défiguration. Et encore, chut, ils ne savent rien de Peter Brötzmann, Daunik Lazro, Berrocal ni Sun Ra. Pleyel s'enflamme. On monte sur les sièges, sur ses grands chevaux, sur le voisin. Devant moi, un farceur ricane : « *Plus free, plus free!* » Derrière, un autre : « *Panassé, t'es là, j'espère?* » (Hugues Panassé, gardien du temple déjà renversé par le be-bop). A ma gauche, Sylvain G., sax alto avec qui je joue toujours, mon ami, m'insulte : « *Petit-bourgeois! Dandy! Vermine! Vipère lubrique! Tu fais semblant d'aimer...* » Il est au bas mot mao, j'entends l'insurrection qui vient. Cinq jours plus tard, comme tous les mardis, Sylvain G. et Daniel, son frère philosophe, trompette et sax de grande allure, tous deux fils de métayer famélique à Vendôme, propriétaire d'une vache (maigre), ces choses comptent, tous deux plus la rythmique où je fais contre-bassiste, nous répétons.

A la vérité, nous ne répétons rien du tout. Bref. D'un coup, après une querelle

homérique, il nous vient l'idée, pour en avoir le cœur net, de pasticher le groupe des frères Ayler. Les uns pour se moquer, les autres pour voir. Vous savez quoi? Je vous le donne en mille. Sans l'ombre d'une hésitation, ça joue, ça sonne, ça exulte, ça décolle, ça vole, ça vélole, ça spirale, ça jouit ensemble, ça y fait violemment penser. Ça pleure, ça rit, ça hurle, ça gémit, « aylérisime » jusqu'aux tampons du sax. Le grand Albert, même pour voir, restait centralement Ayler. Tant pis pour nous. Message du ciel parfaitement reçu.

« IDIOT MUSICAL »

Dans les clubs de la capitale, au début des années 1960, Albert Ayler, sa voix si douce et son regard si bon, se faisait virer : « *Malfaiteur! Idiot musical!* » Idiot tout court. Le saxophoniste noir de Cleveland faisait son service à Orléans, dans les troupes de l'OTAN. Georges Bataille et Albert Ayler auront donc séjourné ensemble à Orléans. Un samedi après-midi, ils engagent la conversation dans le train pour Paris. Ayler monte à Paris, le samedi soir, faire le bœuf et se faire jeter.

A Pleyel, ce 13 novembre 1966, dressée sur ses sièges et ses ergots, la moitié de la salle cartonne l'autre. L'ange gardien du grand Albert, Daniel Caux, invariablement accompagné de sa femme, Jacqueline, leur classe et leur sourire, s'arrache les cheveux. Nous, les pro-Ayler, on l'attend comme un messie joyeux. Dieu sait pourtant qu'on les a accumulés, les vertes et les pas mûres. Nos potes, nos proches, nos psys se font du mouron. On est loin du compte. Barthes, Desanti, Chomsky, la revue *Tel quel*, Lacan et Benveniste me déniaient. Ayler, Ornette – ils joueront en juillet 1967 sur la tombe de Coltrane –, Sun Ra, Frank Wright, tricotent la bande-son très ignorée des théoriciens de l'écriture. Grave erreur.

Or, ça bouge partout. Grand chambardement. Les nuits d'hiver 1966, place de la

ON PENSAIT AVOIR TOUT ENTENDU, ON ÉTAIT LOIN DU COMPTE. LE PUNK LE PLUS HARDI VOUS AURA BIENTÔT DES AIRS DE TINO ROSSI. LE « JAZZ » N'A PAS LE CHOIX. S'IL VEUT SURVIVRE, IL DOIT EN PERMANENCE RETROUVER L'ÉTINCELLE

Contrescarpe, au fond de la cave du Requin chagrin, Barney Wilen, J.-F. Jenny-Clark et Jacques Thollot inventent une des formes à venir. On appelle ça « *the new thing* », « *free jazz* », ce qui vous plaira. Vu les prix, on les écoute accroupis, au soupirail de la rue de l'Estrapade.

Ce qui est marrant, c'est que le jazz – d'Ellington à Jimmy Smith – poursuit sa course. Impossible de les rater. Tout le monde habite la planète ensemble. En 1965, François Tusques enregistre son album *Free Jazz* (disques Mouloudji, direction artistique Colette Magny) avec Beb Guérin, François Jeanneau, Bernard Vitet, Michel Portal et Charles Sautrais. Base de lancement. Fusées spatiales. La musique improvisée à l'europpéenne s'emballé.

Ayler à Pleyel? Dieu sait pourtant si on avait de l'avance... Quelques semaines auparavant, le 6 août 1966, sous la pluie, dans la gadoue et les frites, à Comblain-la-Tour (Belgique), 15h17, du jamais-vu : Peter Brötzmann, né à Remscheid, en Allemagne, en 1941, ténor sax torrentiel, allure de bûcheron jamais à court de souffle, passe les bornes. « Comblain l'amour », matrice de Châteauvallon, le grand festival des subversions à venir près de Toulon. Brötzmann sidère, mais aussi, à minuit, Irène Schweizer. Elle nous met sur la voie des filles, Colette Magny, Annick Nozati, Joëlle Léandre. On ne sait plus où donner de l'oreille.

Longtemps, j'ai cru qu'il entraînait je ne sais quelle fureur dans les feux d'Albert Ayler. Par je ne sais quelle peur, je n'apercevais pas l'amour, le pur amour. Nous sommes dans l'après-guerre d'Algérie, dont nul n'est vraiment remis. Vie grise, populisme musclé, peuple muselé, police partout, justice nulle part, grouillements des officines fafs et des avortons de l'OAS, moutons convaincus qu'on ne peut faire autrement.

Par chance, il y a Ayler, Godard, les frères Adolfs et Jonas Mekas, les mouvements de libération nationale, Patrice Lumumba, le Black Panther Party. J'aime le jazz, tout. La sortie des études strictes et des règles imposées. Dans nos échanges rituels de Noël, en 1965, je demande *Ghosts*, le disque d'Albert Ayler. Lucienne, 16 ans, sténodactylo et fan de Johnny, se charge de la commande et de l'achat. Et

moi, du dernier Johnny pour elle. Avant de faire le paquet cadeau, pure curiosité, Lucienne écoute le disque. Elle écoute *Ghosts*. Elle joue plutôt bien du piano, mais enfin, prise de court, elle rapporte l'« obni » (objet brûlant non identifié) chez Noué.

Au bout du pont Mayou, à Bayonne, très digne homme, M. Noué vendait de l'électroménager, des télé et quelques vinyles aussi. Imaginez cette scène inouïe : scrupuleux, M. Noué, son épouse en chignon gris à la caisse, plus, très déferents (encore trois ans à tenir avant Mai 68), deux employés en blouse grise, tout le monde écoute, l'air pénétré, autour de ma jeune sœur, *Ghosts*, d'Albert Ayler. Honneur de la maison Noué en jeu. Pas question d'avoir refilé un rossignol, une galette rayée, quelque rebut.

M. Noué, l'estomac pas moins, se rend aux évidences : « *Désolé, mon petit, mais ce disque est en parfait état. C'est comme ça.* » C'est comme ça, répétait-il en passant un chiffon doux sur le disque. C'est comme ça, hochaient les blouses grises. C'est de plus en plus comme ça, hélas, tordait du nez, visionnaire en somme, M^{me} Noué. Eux, donc, ils savaient. Ma jeune sœur fit le paquet. C'était comme ça. 800 kilomètres plus haut, j'emballai le Johnny promis.

DESTRUCTION NUPTIALE

Il y a deux manières, assez culottes courtes, de se débarrasser d'Albert Ayler. La première, c'est de décréter qu'il célèbre une fin : la fin du jazz, la fin de l'histoire, la fin de la philosophie et la fin des fayots. L'autre, pas moins puérile mais tout aussi étourdie, c'est de dire qu'il s'agit d'une musique pleine de sarcasme, de bruits de rue, etc. Rien du tout : destruction nuptiale, sincérité sans faille, plénitude de l'instant, drame joyeux. Feu d'artifice qui commence par le bouquet.

En juillet 1970, Daniel Caux fait venir Albert Ayler aux Nuits de la Fondation Maeght, à Saint-Paul-de-Vence. Pouvez-vous imaginer la force cosmique et la gaieté de ces concerts? Quarante ans plus tard, on en reste chamboulé. Quand Ayler jouait, c'est l'autre face du monde qui éclatait d'un coup, sa face de chance, sa face ouverte, sa face des impossibles du possible. Personne ne s'y trompait.

Idiot musical? Jusqu'à la révélation d'Ornette, Ayler joue comme il sait jouer. Il joue dans l'esprit. Il souffle avec son père dans la fanfare funéraire de Cleveland. Il joue comme il joue en duo avec lui, à l'église baptiste. Il joue comme il se perfectionne, à la John Adams High School. Il joue le blues avec, excusez du peu, Little Walter. Il joue dans le plus pur style rhythm and blues avec les Jukes. Il joue bop aussi bien que rock and roll. Il joue à la perfection dans les Special Services de la 76th Army, basée dans les troupes de l'OTAN à Orléans. Il défile sur les Champs-Élysées et aime la *Marseillaise*.

Autour d'Orléans, il anime le club des officiers avec le même entrain qu'un bal à Armentières, Olivet ou Lisieux. Avec le même entrain, la même foi, le même son. Il n'a qu'un son. Il monte des anches de plus en plus dures, de vrais baobabs. Moyennant quoi, il arrive à Pleyel précédé d'une réputation d'idiot musical. Tel est l'avis des spécialistes de la spécialité. Et ce soir-là, à Pleyel, il donne tout ce qu'il a sur le cœur. *Love Cry*...

Le 5 novembre 1970, il s'absente. Trois semaines plus tard, on repêche son corps dans l'East River, à New York. La police conclut à une mort par noyade. Le soir d'automne où la nouvelle s'est sue, nous « répétons » dans un grenier de la rue de Varenne. Une sorte de blues qui lui devait tout. Nous avons pleuré. Sylvain G., à l'alto, cherchera trente ans, non sans succès, à s'approcher du son d'Ayler. Depuis 1968, on pensait ne plus devoir jamais pleurer. C'était idiot.

La pensée idiote ne vaut pas moins que l'autre. Ayler était beau quand il jouait, et tout ce qu'il jouait, c'était plus fort que lui, se transmuait en beauté. Pour peu qu'il eût traîné son cordon de saxophone encore quelques années, Ayler eût dû endurer l'intégration narquoise de ses pleurs, l'avisement ludico-festif de son cri, et le jazz mis au clou du ridicule. Il aura donc préféré être retrouvé noyé dans l'East River. C'est un choix, disons-le comme on le pense, particulièrement élégant. Albert Ayler, qui n'avait jamais eu l'idée de se suicider, venait d'atteindre 34 ans. On l'aime vraiment. ■

FRANCIS MARMANDE

Prochain épisode Ray Charles